

Nicéphore Bayekula Mokako

Du côté de chez Cantel



*Dans la jungle hostile,
étouffée par la rumeur alentour,
la plainte d'un coucou éperdu.*

EXTRAIT

I

Albert du Cantel était issu d'une famille noble originaire de Haute-Normandie. Il était l'arrière-petit-fils d'un dignitaire rouennais venu de Canteleu, anobli par le roi Louis XVI peu avant la Révolution en raison de services rendus dans l'exercice de ses fonctions administratives. Il avait au bout des trois années d'insistance de ses parents consenti à demander la main de Geneviève de Compiègne,

« une demoiselle charmante, de bonne famille et de notre rang qui plus est », n'avait de cesse de dire sa mère. Son père,

d'un air distrait qui se voulait peu engageant, confirmait toujours, ou pour mieux dire, se soumettait aux instances de sa femme autoritaire, Séraphine du Cantel, née Puskás. C'était elle qui tenait le gouvernail dans le ménage. Fallait-il prendre une décision concernant la direction à prendre sous un quelconque rapport, elle se tournait vers les grandes dames des salons huppés qu'elle fréquentait et définissait le cap d'après leurs appréciations éclairées. Qu'il se fût agi des rénovations à apporter dans les dépendances du manoir, des lieux de villégiature, des antiquaires, des fleuristes ou estimables maroquiniers chez qui se fournir, seule Madame avait voix au chapitre. Comme de juste, c'était elle qui avait aiguillé le choix de la femme qu'épouserait son unique fils Albert.

Le père d'Albert, qui se prénomrait Rigobert, était d'extraction noble ; tout son

entourage savait la gloire mille fois contée de son illustre aïeul. Il n'avait pourtant rien su faire de sa haute naissance qui lui était tombée dessus comme un fruit immérité de la Providence dans la main d'un maraudeur. Il n'avait guère été bon aux études, ne s'était intéressé à rien d'autre que la noce dans ses jeunes années. Les années s'égrenant, égales en monotonie les unes aux autres, il se retrouva un beau jour seul, désargenté et déclassé par l'usure du temps. Il avait trente-cinq ans en 1838. Les femmes de son milieu ne s'intéressaient guère plus à lui. « C'est un vaurien bien né, voilà ce qu'il est ! », entendit-il un soir où on jouait *Le Barbier de Séville* au Théâtre de l'Odéon. Une femme éconduite quelques années auparavant déclencha une vague de ricanements dans la meute autour d'elle. Elle tint sa vengeance longuement méditée lorsqu'il apparut à portée de voix à l'entrée du théâtre. Car

elle s'était humiliée de toutes les obséquiosités dont est capable une femme amoureuse d'un bel homme indifférent à ses appels insistants. Elle lui avait tout promis sans qu'il n'acceptât jamais de la prendre pour épouse. Il avait toujours trouvé le moyen de s'y dérober, arguant de la fougue de la jeunesse qui peut amener à agir avec une précipitation inconsidérée – il s'agissait de rester raisonnables. Pour vrai, il fut un bel Apollon aux traits fins, assidu des coteries renommées et chéri des demoiselles de l'aristocratie parisiennes. À force d'oisiveté, de gaudriole quotidienne, il n'était rien devenu. Pas d'études, aucune qualification, aucune aptitude et encore moins de hauts faits durant son passage éphémère à l'armée... Il avait eu un passé et n'aurait peut-être nul autre horizon à contempler que les trajectoires fulgurantes de ses anciens compagnons de débauche arrivés de-ci de-là. L'un gravissait

rapidement les échelons de l'armée du roi Louis-Philippe, l'autre était nommé inspecteur général de l'enseignement, l'autre encore prenait de l'importance dans un journal influent. Et même des femmes qui s'étaient tant de fois « défendues » sous ses assauts pénétrants donnaient le la dans la vie intellectuelle du Paris des années 1830. Lui n'était ni plus ni moins qu'un trentenaire défraîchi par le stupre et l'excès qui faisaient jadis le socle de son existence d'oiseux aristocrate. Sa haute naissance serait sa planche de salut dans le long corridor de la gêne, qu'il arpentait de plus en plus longuement entre les portes, plus souvent fermées qu'avant, des nantis qui l'accueillaient jadis comme l'un des leurs – il était devenu difficile de voir en lui autre chose qu'un pique-assiette mal nourri. Bien qu'apparemment stoïque, il souffrait alors du regard dédaigneux de ses anciens compagnons de coterie. Ah ! Ceux-là

même qui souriaient naguère à ses fines tournures d'esprit, prononciations singulières... Tant de messalines, qui se paraient de dehors respectables, qu'il aimait mûres, mariées et replètes s'étaient des années durant offertes à lui comme autant d'irrécupérables catins goulues d'énergique jouvence, multipliant de sottises coquettries de bachelettes émoustillées. Et voilà que devant le Théâtre de l'Odéon, Rigobert du Cantel essayait une deuxième saillie proférée par une autre femme goguenarde éconduite dans le passé : « Le voilà bras dessus bras dessous avec sa bourgeoise hongroise, il est tombé bien bas ». Cette dernière ruminait encore de temps en temps son histoire avortée avec lui. Rigobert du Cantel avait fini par épouser cette bourgeoise d'origine hongroise quelques semaines après la mésaventure du Théâtre de l'Odéon. Symbole de la décadence de la noblesse